

**Melford E. SPIRO : Gender and Culture : kibbutz women revisited. Duke University Press, Durham, North Carolina, 1979, 116 pages**

Marie Giasson

Volume 6, Number 1, 1982

Idéologies et politiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006072ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006072ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giasson, M. (1982). Review of [Melford E. SPIRO : Gender and Culture : kibbutz women revisited. Duke University Press, Durham, North Carolina, 1979, 116 pages]. *Anthropologie et Sociétés*, 6(1), 261–265. <https://doi.org/10.7202/006072ar>

de pouvoir planifiés par l'appareil d'État. Je propose donc la piste suivante à la réflexion de ceux que la chose intéresse : la vie quotidienne est une catégorie politique plutôt que scientifique et participe des efforts de l'État vers le recouvrement total de la société par la machine technocratique. Pas surprenant que les sociologues marchent là-dedans. Moralités : la sociologie est aussi un discours social. Il n'est pas inutile de rappeler la place de la D.A.F.U. et du Ministère de l'Équipement dans l'organisation de ce colloque.

Pierre-André Tremblay  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Melford E. SPIRO : *Gender and Culture : kibbutz women revisited*. Duke University Press, Durham, North Carolina, 1979, 116 pages.

Le livre de Spiro, son troisième sur le kibbutz, s'inscrit à la fois dans la tradition du grand discours en sciences humaines opposant nature et culture et dans le débat plus spécifiquement anthropologique sur le rapport hommes-femmes. De plus, il paraît à une époque où les femmes sont de plus en plus conscientes et actives dans la revendication de leurs droits, allant de l'égalité juridique et économique à l'autonomie.

Sur la base de données recueillies à l'occasion de deux recherches sur le terrain (en 1951 et en 1975), Spiro présente comme une contre-révolution menée par les femmes les changements survenus dans les kibbutz relativement au mariage, à la famille et à la division sexuelle du travail. L'auteur rappelle d'abord les prémisses idéologiques des fondateurs et pionniers du mouvement kibbutzim : pour établir une société égalitaire dans tous ses aspects, y compris l'égalité entre les sexes, il est nécessaire d'abolir la division sexuelle du travail et de modifier les institutions du mariage et de la famille. À la collectivisation des moyens de production, on a ajouté la prise en charge par la communauté d'une partie des tâches servant à la reproduction matérielle de l'individu (service de buanderie et de cafétéria, etc...), de la socialisation et de l'éducation des enfants, afin de libérer la femme du « joug » de la famille et la rendre disponible pour d'autres tâches. Les femmes du kibbutz n'auraient plus à assumer leur identité dans les rôles traditionnels d'épouse et de mère mais comme membre de la communauté, sans distinction sexuelle.

Dans un premier temps, Spiro compare les idéaux, l'attitude et le comportement des pionniers et ceux des sabras (ceux qui sont nés au kibbutz, soit les deuxième et troisième générations de kibbutznikim et constate que l'idéologie du déterminisme culturel s'est très tôt heurtée à la variable biologique. Une première division sexuelle du travail est apparue quand les femmes ont peu à peu délaissé les travaux agricoles demandant une grande force physique – les hommes étant plus productifs dans ce domaine – et cette division s'est accentuée à mesure que la population, surtout le nombre d'enfants, augmentait. Les services exigeant de plus en plus de main-d'œuvre ... féminine, une polarisation sexuelle s'est faite entre les travaux productifs et improductifs.

La société égalitaire conçue par l'idéologie socialiste des pionniers présuppose une participation égale des femmes dans les activités politiques de la communauté. Là encore, Spiro constate que le but n'a jamais été atteint, même dans les débuts du kibbutz, et qu'il y a même une diminution du nombre relatif des femmes occupant des postes de direction et de supervision dans les secteurs économique et politique. L'auteur explique ce fait non seulement par un manque de connaissance et d'expérience des pionnières dans les secteurs productifs, (essentiellement l'agriculture au début), situation qui s'est

perpétuée et même accentuée avec la division sexuelle des tâches, mais aussi par l'attitude des femmes elles-mêmes : « In short, if kibbutz governance has become predominantly male, it is not because of lack of opportunity for, or encouragement of women, but because most of them – there are of course, many exceptions – are not interested in acquiring positions of authority and leadership » (p. 25). Spiro mélange ici causes et effets. Il ne voit pas le lien entre la « rélévation » des femmes dans les secteurs improductifs de l'économie et la lutte pour le pouvoir dans une société de plus en plus axée vers la production.

Quant aux changements survenus dans les institutions du mariage et de la famille, c'est chez cette dernière qu'ils sont le plus marqués. Alors que selon l'idéologie « féministe » des pionniers, l'implication de la femme dans la famille était vue comme un obstacle à son émancipation, elle est maintenant vue par plusieurs sabras comme une source importante de satisfaction personnelle, et par certaines comme biologiquement déterminée. L'auteur voit même le changement d'attitude de ces femmes envers la famille et la maternité comme la cause principale de la hausse du taux de natalité dans les kibbutz depuis les derniers vingt-cinq ans. Cela expliquerait-il aussi le « boum » des natalités au kibbutz qui fait suite à chacune des guerres de l'état d'Israël avec ses voisins ? Aucune considération non plus pour les conditions matérielles de vie au kibbutz, qui ont bien changé depuis vingt-cinq ans.

L'implication plus grande des femmes sabras dans la famille se manifeste par un accroissement du temps et de l'attention consacrés aux relations mère-enfants, aux travaux ménagers, et par l'importance grandissante de la famille étendue : visites régulières chez les grands-parents et institutionnalisation du repas du samedi soir pris en famille chez ces derniers. – Considérant l'histoire et le développement des kibbutz, il est bien évident que ces manifestations « familiales » n'étaient pas possibles dans les premiers temps du kibbutz, autant pour des raisons matérielles qu'à cause de la variable démographique. Ce que Spiro ne signale pas cependant, c'est que l'on assiste au kibbutz à une véritable « individualisation » de la famille au détriment de pratiques communautaires quotidiennes, et ce processus est senti et vécu par les hommes aussi bien que par les femmes. La salle à manger, autrefois lieu de discussions prolongées autour d'une table, est de plus en plus réduite à ses fonctions premières et bien vite désertée sitôt le repas fini. Il en est de même du *moadon* (genre de club offrant café, revues et jeux de société) fréquenté aujourd'hui presque uniquement par les « volontaires », jeunes étrangers offrant leurs services au kibbutz pour quelques mois moyennant nourriture et logis. Des appartements plus spacieux et mieux fournis (réfrigérateur, cuisinière, chauffage ou climatisation selon la saison, bibliothèque, système de son et téléviseur) incitent à profiter du confort chez soi et conduit au regroupement *en famille*.

À ces changements survenus dans la famille au sein du kibbutz, Spiro relie l'accroissement de la « féminité » constaté chez les femmes sabras : « A woman's self-conception as a mother and wife is inevitably related, *of course* (souligné par nous), to her more general conception of herself as a woman » (p. 42). – En plus d'avoir troqué la « culotte » de leurs grand-mères pour des vêtements plus « féminins », les jeunes femmes du kibbutz sont de plus en plus sensibles aux valeurs « féminines » non seulement dans leur apparence extérieure : coiffure, port de bijoux, maquillage, etc., mais aussi dans leur intérêt plus marqué pour certains travaux domestiques tels : cuisinier, surtout des pâtisseries, et s'occuper de la décoration de l'appartement. Comme preuve à l'appui de ce regain de féminité, l'auteur cite une récente étude sur les attitudes « féminines » chez les femmes israéliennes démontrant que les femmes du kibbutz sont les plus « féminines ». Selon les critères utilisés, ces dernières seraient plus tendres, plus dociles et soumises (« submissive » est le terme anglais employé par Spiro), et préfèrent les occupations et loisirs « féminins ». Sans insister sur l'aspect stéréotypé des valeurs mises en relief, mentionnons qu'il y a dans ces pages de Spiro sur la féminité des femmes sabras de quoi faire dresser les cheveux sur de nombreuses têtes féministes et autres !

Suite à ces constatations, Spiro s'applique à démontrer que la contre-révolution menée par les femmes sabras n'a pas pour autant conduit à l'inégalité sexuelle et soutient que l'égalité sexuelle demeure une des caractéristiques du kibbutz, aussi bien dans ses idéaux que dans sa pratique. Reprenant quelques éléments théoriques brièvement discutés au début du livre, l'auteur utilise la définition du concept d'égalité prise dans deux sens, celui d'identité et celui d'équivalence, insistant sur ce dernier pour nous prouver que la division sexuelle du travail ne conduit pas nécessairement à l'inégalité entre les sexes (ce que certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs nous avaient déjà appris). Le plus étonnant, c'est que Spiro n'arrive pas vraiment à nous le démontrer dans le cas du kibbutz. À juste titre, il constate qu'il y a au kibbutz des emplois plus prestigieux que d'autres, que ceux-ci correspondent à la section productive de l'économie et qu'ils sont occupés en grande majorité par des hommes. Il constate aussi que l'allocation des ressources économiques – à distinguer du système de distribution égalitaire des biens et services – suit la ligne de partage entre travail productif et travail improductif au profit du premier. Ceci, de l'avis même des kibbutznik, pour répondre à des objectifs purement économiques de compétition et de maximisation de la production, profitant en dernière instance à tous les membres de la communauté. Que les femmes occupent en général des emplois moins prestigieux, que leurs conditions de travail soient parfois moins bonnes que celles des hommes, que la plupart des décisions économiques soient prises par une majorité d'hommes, Spiro l'explique par des raisons *circonstanciell*es : priorité de l'agriculture où la femme est désavantagée, nécessité de maximiser la productivité afin d'assurer la viabilité du kibbutz et sa croissance économique, spécialisation dans certaines branches économiques entraînant une limitation des activités offertes aux femmes. L'auteur se voit ainsi obligé d'admettre qu'il y a peut-être au kibbutz, dans la pratique, une certaine inégalité sexuelle, même prise dans son sens d'équivalence, mais qu'elle n'affecte en rien les idéaux d'égalité des membres. « In short, although status inequality may characterize to some extent the sexual division of labor in practice, it does not represent a retreat from sexual equality as an ideal. Rather it represents the unanticipated consequence of simultaneous commitment to incompatible values » p. 51. D'ailleurs les entretiens viennent le confirmer, les sabras interrogés « view males and females as completely equal in intelligence, in intellectual capacity, in their worth as human beings, and in their contributions to kibbutz society » p. 61. – C'est dans la tête qu'on est beau ! –

Spiro s'applique, dans un deuxième temps, à rechercher les déterminants de cette contre-révolution. S'appuyant sur le fait que ce processus se déroule dans tout le mouvement kibboutz, l'auteur suppose alors que ces transformations sont liées aux attributs mêmes de la nature humaine (« ...are a function of some basic parameters of human existence... »). Procédant d'une manière systématique à partir d'une typologie des déterminants possibles, – externes ou internes aux acteurs sociaux, culturels et pré-culturels, social ou biologique, psychoculturel ou psychobiologique etc..., l'auteur rejette une à une les propositions avancées et conclut qu'en eux-mêmes ces déterminants ne peuvent expliquer la contre-révolution. C'est alors que lui vient l'idée de les considérer relativement à d'autres déterminants – on croyait les avoir épuisés ! – ce qui lui permet de nous re-servir ses données de 1951 sur le comportement des enfants sabras, c'est-à-dire les parents d'aujourd'hui.

Observant le comportement des enfants d'âge préscolaire, garçons et filles dans différentes situations (« play and non play, fantasy play and non-fantasy play ») etc..., les réactions psychologiques des *adolescentes* face à certains aspects de la cohabitation garçons et filles, telle qu'imposée par la communauté, Spiro « découvre » que l'éducation sexuelle collective reçue au kibbutz ne peut expliquer les différences sexuelles de comportement. Il s'agit donc là d'une disposition pré-culturelle du même ordre que celle qui a conduit les femmes du kibbutz à retourner vers les valeurs familiales traditionnelles et la différenciation sexuelle des rôles. C'est la revanche de la nature sur la culture : « ...it seems most likely that these sex differences (celles observées dans le

comportement des enfants et des adolescents) were brought about not by culture, but by the triumph of human nature over culture, that is, by motivational dispositions based on sex differences in precultural, rather than culturally constituted needs » (p. 101).

Spiro supplante l'idéologie du déterminisme culturel véhiculée par les pionniers, par un déterminisme pré-culturel qui expliquerait la supposée contre-révolution qui se déroule actuellement au kibbutz.

Malgré la pertinence du sujet traité, l'adresse avec laquelle l'auteur combine observations ethnographiques et entrevues, et une certaine perspective historique, le livre de Spiro déçoit. Il ne fait pas vraiment avancer le débat sur la question du rapport hommes-femmes et n'explique en rien les changements survenus au kibbutz ces dernières années. Son analyse, quoique assez bien documentée, se fourvoie au niveau de l'interprétation.

Le recours au déterminisme pré-culturel pour expliquer la contre-révolution n'est ni convainquant, ni garant de l'existence d'une véritable égalité sexuelle au kibbutz, même prise dans son sens d'équivalence. En accord avec Spiro, nous ne croyons pas que les femmes doivent « devenir » des hommes pour accéder à l'égalité sexuelle. Mais il nous paraît pour le moins dangereux d'affirmer que la différenciation sexuelle des rôles est inscrite biologiquement dans la nature humaine ou, pour reprendre l'expression de Spiro, qu'elle est déterminée pré-culturellement, c'est-à-dire qu'elle répond à des besoins psycho-biologiques. Ce qui d'une certaine façon expliquerait peut-être la contre-révolution, mais ne prouverait en rien l'égalité sexuelle au kibbutz. Car c'est bien là le nœud du problème. Accepter une détermination biologique des rôles conduit presque inévitablement, dans une société axée sur la production, à admettre la hiérarchisation de ces rôles. Et le kibbutz, bien qu'étant une société sans classes, n'échappe pas à certains rapports d'inégalité entre les sexes. C'est au niveau du pouvoir que se trouvent les racines de cette inégalité. Ce pouvoir, les hommes l'avaient monopolisé bien avant la fondation du kibbutz israélien. Dans ce cas particulier cependant, c'est l'idéologie socialiste sioniste pronant un retour à la terre, c'est-à-dire à l'agriculture qui fût le point de départ. L'argument selon lequel les femmes, pour des raisons d'ordre biologiques, seraient désavantagées dans ce type de production n'est pas valable en soi. D'autant plus qu'avec la mécanisation dont jouit l'agriculture au kibbutz aujourd'hui, il ne tiendrait plus, ni pour l'industrie d'ailleurs. Si la division sexuelle des tâches s'est accentuée entre les secteurs productifs et improductifs de l'économie conduisant à la polarisation actuelle, ce n'est pas à cause d'un déterminisme psycho-biologique, mais pour des raisons d'ordre économique et politique.

L'approche psychologisante de Spiro l'empêche de replacer le processus de contre-révolution dans l'évolution sociale, économique et politique du mouvement kibbutzim. Depuis la création de l'état d'Israël en 1948, le rôle pionnier du kibbutz a grandement diminué. D'un autre côté, de l'entité économique quasi autonome qu'il était à ses débuts, le kibbutz est devenu de plus en plus lié au développement de la société israélienne. L'industrialisation du kibbutz, sa réussite économique et organisationnelle, ont grandement influé sur les principes idéologiques des pionniers. Les transformations structurelles au niveau de la famille ne sont pas les seules concessions faites. L'emploi de main-d'œuvre extérieure, l'importance croissante de la production et de la consommation qui ont conduit à la spécialisation et à la dévalorisation du travail manuel, le travail de plusieurs membres à l'extérieur du kibbutz, voilà autant de stratégies utilisées par le kibbutz pour s'adapter à la nouvelle réalité israélienne.

Dans cette optique, la contre-révolution décrite par Spiro n'est qu'un des aspects (le plus visible peut-être) de l'évolution du kibbutz depuis les dernières décennies. Elle n'est pas, comme le croit l'auteur, le résultat d'une détermination psycho-biologique chez les femmes sabras, mais plutôt la cause de l'implication plus grande de ces femmes

dans la famille. Et le dilemme du kibbutz contemporain, c'est de continuer la réalisation de l'utopie originale malgré les transformations structurelles qui affectent les rapports entre ses membres.

Marie Giasson  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Elikia M'BOKOLO : *Le Continent convoité*, Éd. Études Vivantes, Paris, 1980, 281 p.

L'ouvrage que E. M'Bokolo, Maître assistant à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, consacre à l'Afrique, répond à un double objectif. D'une part, il analyse et décrit des situations actuelles à l'intérieur de quelques grandes zones géo-politiques du continent en recourant à des faits historiques susceptibles de les rendre plus compréhensibles. D'autre part, il apporte des éléments de réflexion sur des questions cruciales qui secouent cette Afrique convoitée en pleine mutation sociale, politique et économique.

Le premier chapitre présente de manière synthétique les grands traits politiques et économiques de cinquante-quatre pays africains et sert surtout de « petit guide » à une connaissance générale de ces différents pays. À partir du second chapitre, l'analyse historique des « héritages africains » devient plus dense. Celle-ci retient d'abord du passé africain une remarquable vitalité politique qui a caractérisé les grands Royaumes et États dès le VIII<sup>e</sup> siècle, et dont les formations politiques reposaient sur des appareils plus légers, recourant tantôt à des pratiques démocratiques, tantôt à des pratiques plus autoritaires. La seconde, caractéristique de ce passé africain, est le poids de près de quatre-vingts années de colonisation dont les controverses entre les défenseurs zélés et les pourfendeurs du système colonial montrent bien la dimension politique du problème. En fait, il faut remonter jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle au moins pour avoir une vue plus complète de cette période de domination des puissances coloniales sur le Continent.

L'interruption du processus de développement interne des rapports sociaux et de production s'explique bien, à notre avis, par le fait colonial, lequel « en s'emparant du pouvoir et de l'initiative politiques aux dépens des Africains, a, selon l'auteur, affecté tous les aspects de la vie sociale des peuples dominés ». Les cinq chapitres suivants poursuivront cette analyse historique à l'intérieur des grandes zones géographiques, en insistant sur leurs expériences coloniales, et post-coloniales, qui sont marquées d'espérances et de désillusions politiques.

E. M'Bokolo donne à juste titre les causes fondamentales des échecs dans le développement social et politique : en premier lieu, l'incapacité et surtout l'incohérence politique des petites-bourgeoisies africaines qui, occupant une position relativement privilégiée dans le système colonial, « cherchèrent longtemps moins à combattre celui-ci qu'à accroître leurs privilèges » ; même si, à partir de la seconde guerre mondiale, elles jouèrent un rôle progressiste à la tête des mouvements de libération dans les différentes colonies.

En second lieu, la dispersion et l'inorganisation du prolétariat et de la paysannerie retardèrent le processus de maturation politique et de prise de conscience des réalités socio-économiques.